

# De l'«homme de couleur» à l'«Afro-Américain» : de l'usage politique de certains mots piégés

*«Être noir, c'est être authentique,  
te voir toi-même dans un monde de beauté,  
sentir et être sûr que tu ne pourras pas être vaincu par les capitalistes [...]  
Être noir, c'est se battre et conquérir ;  
lutter et gagner, pour ressentir l'unité et le succès.»*

(Poème publié dans le bulletin local de la NAACP d'Akron, Ohio, en juillet 1968 ; cité dans Hall, 2007).

Ce premier texte évoque l'arrière-fond politique de la désignation et de l'auto-désignation des Afro-Américains, et les raisons pour lesquelles cette dernière expression a été (ré)inventée en 1988 aux Etats-Unis. Un deuxième article s'intéressera au choix des «Noirs de France» en matière terminologique, en partant de la Ligue universelle de la race noire (1924) et du Comité de défense de la race nègre (1926) pour aller jusqu'au CRAN (2005), Conseil représentatif des associations noires de France. Un troisième article s'intéressera à l'apparition et à la généralisation de l'expression «Afro-descendants» en dehors des Etats-Unis, et particulièrement en Amérique latine et en Europe, et les conséquences politiques qui en découlent.

## Introduction

Si l'on étudie l'évolution contradictoire et chaotique des auto-désignations en cours chez les Afro-Américains aux Etats-Unis depuis trois siècles, les discussions et les polémiques autour de termes comme *colored*, *Black*, *Negro*, *African-American* et même *African*<sup>1</sup> ou *nigger*<sup>2</sup> voire tout simplement *American*<sup>3</sup>, on constate que les «premiers concernés» n'ont **jamais** réussi à s'entendre durablement sur

---

<sup>1</sup> Les premières organisations d'Afrodécendants américains, au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'appelaient la Free **African** Society, l'**African** Methodist Episcopal Church, l'**African** Baptist Church, etc.

<sup>2</sup> Ce terme absolument péjoratif est employé à profusion par les chanteurs de rap, les personnages afro-américains dans les films et bien sûr dans la vie quotidienne des quartiers populaires dits «noirs». Il peut être une expression de mépris (un *nigger* étant un mec soumis, idiot ou les deux) ou d'affection dans les rapports intimes («intracommunautaires» évidemment...). Rappelons qu'il fut utilisé aussi par les «nationalistes révolutionnaires» afro-américains pour discréditer les «nationalistes culturels» (cf. annexe). Mais son usage est admis seulement au sein de la «communauté noire».

<sup>3</sup> En effet, pour certains Afro-Américains, le préfixe «Afro» marque déjà un signe d'exclusion de la «communauté nationale» américaine, et cela leur est insupportable.

ce qui était politiquement juste, du point de vue de leur émancipation et de leur libération, et à fortiori sur le mot qui avait la qualité scientifique la plus solide pour décrire leur «identité».

Selon Rosalyn Terborg-Penn (2008), «*Aux États-Unis, les personnes d'origine africaine s'interrogent, depuis plus de deux cents ans, sur la façon dont elles doivent s'auto-désigner. Cette préoccupation est généralement apparue en réaction face à l'intensification, dans certaines périodes, de l'oppression blanche et des protestations noires qui en ont découlé. Au cours de la dernière moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la question de "l'autodésignation" est revenue tous les dix à vingt ans.*»

Peut-être les identitaires de gauche, tout comme les personnes victimes du racisme, devraient-ils en conclure que le vocabulaire de la race sera toujours un terrain piégé et qu'il vaudrait mieux essayer de raisonner **en dehors de cette catégorie**, si l'on est vraiment en quête d'émancipation ?

## «Negroes» et «Colored» aux Etats-Unis

Au départ, les esclaves africains arrivés sur le sol américain ne se considéraient pas du tout comme des *Negroes*<sup>4</sup> (Noirs ou Nègres suivant les acceptions) ou comme des *colored* (hommes et femmes de couleur), mais comme des Africains, de surcroît venant des différents groupes ethniques locaux : yorubas, ashantis, doualas, etc. Etant réduits au statut de «*biens meubles*» (article 44 du Code noir) ils n'eurent évidemment pas voix au chapitre et, jusqu'à l'abolition de l'esclavage en 1865, les propriétaires d'esclaves désignaient même les Afro-Américains affranchis ou libres, par l'expression «*our Negroes*» (ce que l'on traduira plus justement par «nos Nègres<sup>5</sup>» que par «nos Noirs»). Le lien entre le mot anglais *Negro* et l'esclavage était donc clair pour tous, même si les dirigeants nationalistes ou les intellectuels afro-américains en tiraient des conclusions différentes :

Le mot anglais *Negro* est encore utilisé par le Bureau du recensement américain pour ne pas désorienter les personnes âgées (sic) ! Et quelques organisations très anciennes ont gardé leur appellation comme le National Council of **Negro** Women, fondé en 1937 ; ou la National Association of **Negro** Musicians créée en 1919, qui s'adresse aux musiciens «*de la diaspora africaine*» (dont les Afro-américains) et qui résout le problème de l'autodésignation avec une expression particulièrement longue pour désigner ses membres, les «*African-American/Black/Colored/Negro Musicians*» !

Si l'on prend les deux premières organisations de masse des Afro-Américains au XX<sup>e</sup> siècle, la NAACP et l'UNIA, chacune effectua un choix terminologique différent :

---

<sup>4</sup> Le mot anglais *negro* vient du portugais et de l'espagnol, premières puissances européennes organisatrices de la traite transatlantique. Récemment interviewé à la télévision, l'acteur brésilien Babu Santana a provoqué une discussion passionnée parmi les Afrobrésiliens parce qu'il préfère le mot *preto* (qui signifie aussi «noir»). Il a avancé pour cela trois arguments : 1) les Africains réduits en esclavage ne s'identifiaient pas comme «noirs» ou comme «nègres», mais en fonction des grands groupes ethniques locaux auxquels ils appartenaient ; 2) *negro* en portugais viendrait d'un mot grec signifiant «ennemi» (!?) ; 3) *negro* en portugais est synonyme d'esclave, ou de descendant d'esclave. Si le second argument est erroné (*negro* vient du latin *niger, nigra, nigrum*, noir, et la couleur noire n'a rien de péjoratif en latin ; de plus le mot grec *nekros* signifie «mort, sans vie», pas du tout «ennemi» – encore un mythe répandu par Internet !!), les deux autres arguments de Babu Santana soulignent à quel point les termes imposés par les colonisateurs et les esclavagistes européens continuent à perturber les... «Afrodescendants» qui veulent être traités en égaux.

<sup>5</sup> C'est comme cela que l'on doit comprendre, en français, le documentaire de Raoul Peck *I am not your Negro* sur James Baldwin : <https://www.arte.tv/fr/videos/051638-000-A/je-ne-suis-pas-votre-negro/>

– la NAACP (*National Association for the Advancement of Colored People*, Association nationale pour la promotion des gens de couleur) choisit un terme qui était déjà en voie de disparition<sup>6</sup>, à sa fondation en 1909. La NAACP fut toujours une organisation réformiste, même quand W.E.B. Du Bois y joua un rôle important jusqu'en 1934. Respectant le système constitutionnel américain et les valeurs bourgeoises dominantes, son objectif était d'intégrer les Afro-Américains dans la société, pas de détruire le capitalisme, ni de remettre en cause la politique extérieure des Etats-Unis (donc ses interventions armées) ; de fournir une assistance légale à tous les «Noirs» qui en avaient besoin, y compris ceux qui se défendaient les armes à la main contre le Ku Klux Klan ; d'obtenir le soutien du maximum de députés et sénateurs pour des réformes législatives ; d'impulser le vote de lois mettant fin à la ségrégation ; de permettre aux Afro-Américains de pouvoir voter, etc. Il n'était pas question, pour la NAACP, de revendiquer la création d'une République noire, d'une *Black Belt Republic*, dont le territoire se serait étendu de l'est de la Virginie à l'est du Texas<sup>7</sup> (comme cela fut l'objectif du Parti communiste américain, entre 1928 et 1934, objectif qui ne disparut véritablement de son programme que dans les années 1950) et encore moins de revendiquer un retour en Afrique, comme Garvey et l'UNIA. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la NAACP fut surtout implantée dans le Nord, et dans les Etats limitrophes avec le Sud ; les soldats afro-américains démobilisés, et originaires du Sud, la poussèrent et l'aidèrent à s'y implanter après 1945, tâche beaucoup plus difficile et dangereuse que dans le Nord<sup>8</sup> ;

– Marcus Garvey et son UNIA (*Universal Negro Improvement Association and African Communities League*, Association universelle pour l'amélioration des Nègres et Ligue des communautés africaines) effectuèrent un choix tout à fait différent en 1917, dans la mesure où leur objectif était d'organiser le retour des *Negroes*<sup>9</sup> en Afrique et d'attaquer d'une façon plus frontale le racisme et l'Etat américains, quitte à utiliser une phraséologie nationaliste et à se proclamer les «premiers fascistes<sup>10</sup>». En même temps, le choix de Garvey n'était pas si radical puisque les patrons afro-américains créèrent la **National Negro Business League** en 1900 !

Il vaut la peine de lire la «Déclaration des droits des peuples nègres du monde», rédigée et adoptée à la Convention de l'UNIA tenue à New York en 1920, pendant laquelle Marcus Garvey fut élu «président

---

<sup>6</sup> Selon Bennett (1969), ce sont les campagnes de l'American Colonization Society pour rapatrier les «Noirs» en Afrique, durant les deux premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, qui poussèrent les affranchis qui voulaient rester aux Etats-Unis et abolir la ségrégation à se définir comme des hommes et des femmes *colored* (de couleur) voire comme des «*oppressed Americans*», des Américains opprimés. Cette dernière appellation rencontra néanmoins l'opposition virulente de la part des Euro-Américains, soucieux de continuer à pouvoir diviser la population locale en trois races : *colored*, *white* et *red* (Indiens).

<sup>7</sup> Dans les années 60, certains courants nationalistes séparatistes, comme la Republic of New Africa, reprirent en quelque sorte cette position du PC américain en revendiquant le Mississippi, la Louisiane, Alabama, la Géorgie et la Caroline du Sud. Ils furent évidemment victimes de la plus féroce répression.

<sup>8</sup> On en aura une idée en lisant *Negroes with Guns. Des noirs avec des flingues*, de Robert F. Williams, Les Bons Caractères, 2019.

<sup>9</sup> Selon Bennett (1969), le sénateur afro-américain Blanche Kelso Bruce, élu en 1875, eut une réaction similaire : puisqu'il déclara «*Je suis un Negro et fier de ma race*» mais son exemple ne fut pas suivi par les dirigeants afro-américains durant la période de la Reconstruction (1865-1876).

<sup>10</sup> «*Nous avons été les premiers fascistes. (...) Si Mussolini m'a plagié avec le fascisme, les réactionnaires noirs, eux, ont saboté mon projet*», déclara Garvey en 1937. Cf. le livre de João Bernardo et Manolo (2018), pages 35 à 51.

provisoire de l’Afrique» et qui précisait : «11. *Nous n’approuvons pas l’usage du terme “nigger” (“négro”) pour signifier Nègre et exigeons également que le mot Nègre commence toujours par la majuscule “N”. 12. Nous croyons que le Nègre doit user de tous les moyens pour se protéger des pratiques barbares auxquelles il est soumis du fait de sa couleur. 13. Nous croyons à la liberté de l’Afrique pour les peuples nègres du monde entier et du fait du principe “l’Europe aux Européens”, “l’Asie aux Asiatiques”, nous revendiquons donc “l’Afrique aux Africains” vivant en Afrique et ailleurs. 14. Nous croyons au droit immanent du Nègre à s’approprier l’Afrique et que cette possession ne peut être perçue comme une violation du droit ou des acquisitions d’une quelconque race ou nation.» (Le mouvement panafricaniste au XX<sup>e</sup> siècle, 2004).*

Pour compliquer encore l’histoire de l’usage politique de ce mot, il faut noter que, sous la pression de W.E.B. Du Bois dans les années 20, la NAACP utilisa de moins en moins l’expression de *colored*, qui figurait pourtant dans son sigle, et y figure encore un siècle plus tard, pour la remplacer par celle de... *Negro* mais avec une capitale ! L’argument de Du Bois étant que ce terme était le plus répandu et le mieux accepté !

Cela correspond d’ailleurs à ce que constatait le *Negro Year Book* en 1919 : «On emploie de plus en plus le mot *Negro*, et de moins en moins les mots *colored* et *Afro-American* pour nous désigner en tant que peuple. Il en résulte que le mot *Negro* acquiert de plus en plus une dignité qu’il n’avait pas dans le passé.» (Cité dans Bennett, 1969.)

## **Comment le mot «Black» a acquis une signification politique nouvelle**

Pour ce qui concerne les Etats-Unis, on ignore exactement quand le mot *Black* (Noir) a commencé à remplacer les mots *Negro* (Noir ou Nègre) et «de couleur» (*colored*), mais on est sûr d’une chose : au milieu des années 1960, *Black* acquit une connotation politique radicale et exprima un esprit revendicatif comme en témoignent des expressions comme *Black Power* ou *Black is beautiful*<sup>11</sup>, et évidemment les

---

<sup>11</sup> Selon le témoignage de Karen Spellman, le slogan «*Black is beautiful*» commença à se répandre dans le Nord des Etats-Unis, pendant les années 1964/1965, surtout chez les femmes afro-américaines (mais aussi chez les hommes), les incitant à se sentir fières de leur beauté spécifique et «naturelle», et donc, par exemple, à ne plus se défriser les cheveux. Pour Spellman, cela faisait partie d’une prise de conscience générale des Afro-Américains à cette période, qui fut à la fois culturelle, sociale et politique (cf. <https://snccdigital.org/our-voices/emergence-black-power/black-consciousness/>). Il est impossible de dater précisément l’apparition de ces différents phénomènes, puisque, comme l’expliquent les membres du SNCC dans les témoignages passionnants recueillis sur leur site, en aidant les Afro-Américains à s’inscrire sur les listes électorales dans le Sud et à faire respecter leurs droits civiques les plus élémentaires, ces militants se battaient déjà pour le *Black Power* dans le Sud... quelques années avant que ce slogan ait été lancé par Stockely Carmichael. Il en est de même pour sa dimension culturelle puisque le mouvement de la «Harlem Renaissance» date des années 1920 et préfigura beaucoup de thèmes qui réapparurent dans les années 1960.

Sur le Net, on trouve de nombreuses preuves photographiques du mouvement artistique autour du slogan *Black is beautiful* («Le noir est merveilleux» – traduction plus adéquate que «Le noir est beau») notamment sur le site du Musée national l’histoire et de la culture afro-américaine : <https://nmaahc.si.edu/blog-post/black-beautiful-emergence-black-culture-and-identity-60s-and-70s> ; il existe apparemment aussi un documentaire récent *No Lie. An American beauty history* qui reconstitue

*Black Panthers* (les Panthères noires) créées en octobre 1966 ou la *League of Revolutionary Black Workers* (Ligue des ouvriers noirs révolutionnaires) créée en 1969.

Le terme *Black Power* avait été utilisé par l'écrivain marxiste afro-américain Richard Wright pour le titre de l'un de ses romans en 1957. Ce livre de voyage racontait sa découverte du Ghana en 1954 (qui s'appelait la Gold Coast avant de devenir indépendant en 1957), et des lieux fortifiés où les Portugais puis les Hollandais enfermaient les esclaves avant de les exporter vers l'Amérique ; ses discussions avec Nkrumah et les indépendantistes ghanéens, et ses rencontres avec différentes personnes dans les rues. Wright était en quête d'une éventuelle identité spirituelle inspirée de l'«Afrique païenne» (Moore, 1987). Non seulement ce livre n'était pas centré sur les Etats-Unis, mais Richard Wright, malgré ses sympathies affichées pour le panafricanisme, et ce qu'il appelait le *Black Power*, tenait des propos totalement opposés à ce qui allait devenir le credo des «nationalistes culturels» afro-américains (et des identitaires de gauche actuels). Il se demandait si les Africains étaient véritablement capables d'exercer le pouvoir et allait jusqu'à écrire : «*Les gens timides des villages de maisons de boue [...] sont statiques [...] il n'y a pas assez de fondement à cette vie de la jungle pour développer un ego solide et durable [...] la culture africaine n'a pas développé la personnalité des gens à un degré tel que leur ego soit solide, dur, bien défini*» (cité dans Moore, 1987). On comprend donc que ce livre n'eut aucune influence politique sur le «mouvement de libération noire» des années 1960 !

Le slogan du *Black Power* fut lancé par Stockely Carmichael du SNCC (Student Nonviolent Coordinating Committee, Comité de Coordination des étudiants non-violents) à Greenwood (Mississippi) le 16 juin 1966, juste après qu'il eut été libéré de taule : «*C'est la vingt-septième fois que je suis arrêté et je n'irai plus en prison, déclara-t-il aux manifestants venus le soutenir. La seule façon d'empêcher les Blancs de nous fouetter<sup>12</sup> c'est de prendre le contrôle. Nous avons réclamé pendant six ans la liberté et nous n'avons rien obtenu. Ce que nous allons commencer à réclamer maintenant c'est le Black Power*». Et il ajouta : «*[...] tous les tribunaux du Mississippi devraient être brûlés dès demain pour nous débarrasser de toute cette saleté [...] à partir de maintenant quand on vous demandera ce que vous voulez, vous savez ce que vous leur répondrez. Que voulez-vous ?*» Et la foule de crier : «*Black Power !*» Willie Ricks prit la parole juste après Carmichael et insista à son tour à plusieurs reprises: «*Que voulez-vous ?*» Et la foule reprit avec enthousiasme : «*Black Power ! Black Power ! Black Power !*»

Ce slogan fut immédiatement commenté par les médias à l'échelle nationale et devint «viral<sup>13</sup>». Il suscita des réactions très virulentes d'une partie des dirigeants de la NAACP qui accusèrent Carmichael

---

l'émergence de ce mouvement culturel et la façon dont les capitalistes du secteur des produits de beauté en tirèrent profit.

<sup>12</sup> Allusion directe au traitement infligé aux esclaves.

<sup>13</sup> Selon Pap Ndiaye (2016): «*Le terme "black" n'arrive que dans les années 70 pour être à son tour un peu remplacé au début des années 80 par "Afro-Americans", déracialisé, qui fait cette fois référence à l'origine géographique et historique.*» Cette affirmation me semble trop floue pour trois raisons: les termes *Black*, *Negro* et *African-American* ont une histoire pluricentenaire aux Etats-Unis ; le terme *Black* s'est généralisé **sous la pression** des militants les plus radicaux du «mouvement de libération noire» dès 1966 (et non «*dans les années 70*») et a eu un grand écho médiatique dès 1966 ; et enfin, le concept d'*African-American* a été proposé en 1988 (et non «*au début des années 80*») par Jesse Jackson et des universitaires «noirs», puis par l'avocat et ex-assistant du ministère de la Justice Roger Wilkins, ce qui a certainement eu un rôle important.

de prôner un «racisme anti-Blancs<sup>14</sup>», allant jusqu'à affirmer, comme Roy Wilkins, que le *Black Power* c'était du «racisme à l'envers, du Hitler à l'envers, du Ku Klux Klan à l'envers» !!! En effet, Wilkins était cul et chemise avec le président démocrate Lyndon B. Johnson, et très fier que les activités militantes de la NAACP et son lobbying ait contribué à ce que soient votées les deux lois qui changèrent la situation légale des Afro-Américains : le Civil Rights Act de 1964 (interdisant la discrimination dans les bâtiments publics, l'administration et les emplois) et le Voting Rights Act de 1965 (interdisant les discriminations raciales dans l'exercice du droit de vote).

Mais la position de Wilkins ne fit pas l'unanimité dans son organisation, particulièrement parmi les éléments les plus jeunes. Il faut rappeler que la NAACP était alors très puissante puisqu'elle comptait 500 000 membres, dont 23 % d'Euro-Américains (elle perdit la moitié de ses membres «blancs» dans les années 1970). Certains politiciens afro-américains très modérés, mais qui sentaient le vent tourner, comme le pasteur et démocrate Adam Clayton Powell, réinterprétèrent le slogan à leur façon. Powell alla jusqu'à tenir une conférence de presse en juillet 1966 (au cours de laquelle il déclara qu'«*exiger des droits donnés par Dieu c'est rechercher le Black Power !*») avec Stockely Carmichael. Ce dernier invita tous les dirigeants noirs à se réunir à Washington pour discuter du «*Black Power*».

L'année suivante, Stockely Carmichael publia un livre, *The Politics of Liberation in America*, où il expliqua pourquoi le terme de *Negro* impliquait l'infériorité des... «Noirs» et pourquoi il fallait le remplacer par *Black* ! Lors d'un sondage effectué par *Newsweek* en 1968, les deux-tiers des Afro-Américains consultés affirmèrent qu'ils préféraient encore *Negro* mais, six années plus tard, la majorité des personnes concernées avaient changé d'avis. Les grands quotidiens et les agences de presse abandonnèrent progressivement le terme *Negro* dans les années 1970 ; au milieu des années 1980, même des institutions conservatrices comme la Cour suprême finirent par renoncer à l'employer.

Si le mot *Black* fit assez rapidement l'unanimité, l'expression *Black Power* créa de très vives divergences au sein des organisations afro-américaines (par exemple, au sein de la NAACP), mais aussi entre les organisations elles-mêmes : pour simplifier, il y avait d'un côté les «pluralistes<sup>15</sup>» (Hall, 2007), c'est-à-dire ceux qui acceptaient des alliances avec les «Blancs» (Black Panthers, SNCC, CORE, League of Revolutionary Black Workers, etc.) ; de l'autre les «nationalistes culturels» (Nation of Islam, afrocentristes, l'organisation Us – Nous – de Ron Karenga, etc.).

Ce slogan du *Black Power* obligea également les deux principaux partis américains à prendre position. Le vice-président démocrate Hubert H. Humphrey (qui fut candidat à la présidentielle trois ans plus tard)

---

<sup>14</sup> Cette accusation ridicule est reprise par Jacques Portes dans l'article sur le *Black Power* du *Dictionnaire historique et critique du racisme* (2013). L'auteur affirme que Carmichael «rejetta toute participation de Blancs au mouvement» (ce qui est faux) et il a le culot de transformer la «fierté noire» (*Black pride*) en «orgueil noir» ! Rappelons que la fierté est un «sentiment élevé de la dignité, de l'honneur» alors que l'orgueil et une «opinion trop avantageuse, une estime exagérée de soi-même».

<sup>15</sup> Le terme de «pluralisme» employé par Hall nécessite d'être expliqué : certains groupes, composés en majorité d'Afro-Américains comme le SNCC, exclurent de leurs rangs, à la fin de l'année 1966, les Euro-Américains en les invitant à aller militer parmi les «Blancs» contre le racisme plutôt qu'à s'engager dans des organisations ethniquement mixtes dont ils pouvaient à tout moment démissionner si cela chauffait trop pour eux. Certains tenants du *Black Power* traitèrent même les militants euro-américains au sein du mouvement des droits civiques de *carpetbaggers*, c'est-à-dire de «profiteurs» qui cherchaient cyniquement à tirer parti de la lutte contre la ségrégation pour gagner des avantages personnels futurs au sein de «l'infrastructure du pouvoir» ethniquement «blanche».

dénonça le slogan du *Black Power* en prétendant qu'il «n'y avait aucune place en Amérique pour le racisme de quelque couleur qu'il soit», mais la réaction du Parti républicain fut plus habile.

Lors de sa campagne électorale de 1969, Nixon n'hésita pas à récupérer le slogan du *Black Power* tout en n'oubliant pas d'associer criminalité et appartenance à la minorité afro-américaine, pour rassurer ses électeurs d'origine européenne (Baradaran, 2017). Il fit l'éloge de «l'entreprise noire», des «hommes d'affaire noirs», des «banques noires». Nixon souhaitait ne pas apparaître ouvertement raciste, mais surtout «neutraliser la résistance noire tout en sapant les demandes de réparations et en diminuant les filets de la protection sociale» (*idem*). Il coupait ainsi l'herbe sous le pied de tous les «nationalistes culturels» afro-américains qui voulaient développer des «entreprises noires».

«Nixon promet “un plus large accès à la propriété pour les Noirs”, il défendit “la fierté noire, des emplois pour les Noirs, davantage d'opportunités pour les Noirs, et oui, le *Black Power*, mais dans le meilleur sens, le sens constructif de ce terme souvent mal appliqué”. Nixon répéta pratiquement les paroles de Malcolm X, qui avait dit que «l'homme noir devrait concentrer tous ses efforts sur la construction de ses propres entreprises, et de logements décents pour lui-même”, même si Nixon omit ce que Malcolm avait ajouté : “Montrez-moi un capitaliste, je vous montrerai un suceur de sang.” Nixon ignore également les revendications du *Black Power* pour la distribution de terres, les réparations financières et la souveraineté politique. Ce que Nixon accepta avec enthousiasme, par contre, c'était la ségrégation volontaire, le fait que les Noirs ne comptent que sur eux-mêmes et qu'ils créent des entreprises privées. Comme l'expliqua Raymond K. Price, le rédacteur du discours de Nixon, son objectif était de remplacer “les habitudes de dépendance<sup>16</sup> des Noirs ” par “l'indépendance” et “la responsabilité personnelle”. [...]. Il n'est pas surprenant que les républicains aient adopté le capitalisme noir de tout leur cœur» (*idem*).

Dès 1969, Eldridge Cleaver interpella Stockeley Carmichael, dans une lettre ouverte parue le 16 août 1969 dans le journal *Black Panther*. Carmichael tenait à cette époque deux discours à la fois :

– d'un côté, il proclamait vouloir «mettre ce pays à genoux [...] en détruisant tout ce que la civilisation occidentale a créé» et proférait des menaces assez radicales : «Nous devons aller chercher tous ces jeunes Noirs qui s'affrontent, se blessent et se tirent dessus et leur dire qu'ils ne blessent plus et ne tirent plus sur les bonnes personnes» ;

– et de l'autre, il présentait le *Black Power* comme «un courant pluraliste spécifiquement américain» qui voulait «rassembler les Noirs en vue d'élire des représentants et de forcer ces représentants à défendre leurs besoins» ; il comparait ce projet à celui des immigrés italiens et irlandais qui avaient su transformer leur solidarité de groupe en un pouvoir politique.

S'adressant à Carmichael, Cleaver critiqua donc l'idée qu'une «économie noire» séparée, aidée et financée par le gouvernement fédéral, pourrait contribuer à faire émerger un pouvoir politique favorable aux Afro-Américains : «C'est précisément ta formule nébuleuse du *Black Power* qui a fourni à la structure du pouvoir sa nouvelle arme contre notre peuple», écrivit-il.

Mais, quelques années plus tard, les Black Panthers, décimées par une féroce répression et une campagne systématique d'assassinats de leurs cadres et militants par les flics, en vinrent, elles aussi, à s'interroger sur les vertus du capitalisme noir. «Au début des années 1970, le bulletin d'information des *Black Panthers* exhorta les Noirs à “soutenir les entreprises qui soutiennent notre communauté”. La

---

<sup>16</sup> Aux Etats-Unis, depuis des décennies, quand ils parlent de «dépendance», les réactionnaires font allusion aux prétendus «assistés» qui vivraient des aides sociales et attendraient leur «chèque» et leurs bons alimentaires. Et ces «assistés» ont une couleur qu'ils n'ont nul besoin de mentionner pour faire comprendre qui ils visent.



*révolution qu'ils souhaitaient ayant été étouffée, les Panthers mirent de côté leur discours sur les "suceurs de sang capitalistes" et s'orientèrent vers une approche plus "pragmatique" en direction des petites entreprises noires. Selon le célèbre sociologue noir Robert Staples, " l'adoption du capitalisme noir par les Panthers représenta l'un de leurs revirements les plus curieux".» (idem)*

Quelques décennies plus tard, le «capitalisme noir», est devenu, en langage politiquement correct, le *community capitalism* (capitalisme local) ; les «quartiers noirs» sont des *enterprise zones* (zones entrepreneuriales) et les «banques noires» des *niche banks* («banques de niche»). Ce langage et cette stratégie ont été adoptés par toutes les administrations américaines depuis Nixon, y compris sous les deux présidences Obama (de 2009 à 2017). Ces politiques ont permis au gouvernement fédéral, aux Etats locaux et à la classe capitaliste de ne surtout pas s'attaquer au racisme institutionnel, à la pauvreté, à la ségrégation résidentielle, au chômage, à l'emprisonnement systématique des Afro-Américains, aux inégalités flagrantes dans la santé et l'éducation, etc. L'objectif proclamé est toujours de les laisser s'en sortir «par eux-mêmes», ce qui, on le notera, peut aller dans le sens de «l'*empowerment*<sup>17</sup>» à la sauce libérale ou de «gauche».

En fin de compte, les Afro-Américains n'ont obtenu ni l'égalité totale que les plus radicaux d'entre eux exigeaient, ni les réparations financières censées remédier aux conséquences de l'esclavage, et que réclamaient les «séparatistes» et les «nationalistes culturels».

La radicalité politique initiale du terme «*Black*», si elle marqua d'abord une relative avancée pour les Afro-Américains, fut donc totalement détournée et diluée dans les décennies suivantes, par des initiatives venant de l'intérieur, comme de l'extérieur, des «communautés noires» américaines.

### **L'apparition (ou plutôt la réapparition<sup>18</sup>) du terme «Afro-Américain» en 1988-1989**

Même si elle est beaucoup plus ancienne, l'expression «Afro-Américain» fut popularisée dans les années 1988-1989 principalement par deux personnages politiques très modérés, Jesse Jackson (pasteur baptiste ; militant du SCLC de Martin Luther King ; animateur d'une ONG appelée PUSH, à partir de 1971, et candidat aux primaires démocrates en 1984 et 1988) et Roger Wilkins (avocat, puis assistant du ministre de la Justice sous Johnson). A la fin des années 80, Jesse Jackson et un certain nombre d'universitaires décidèrent qu'il fallait adopter une nouvelle expression<sup>19</sup> pour désigner les Noirs américains : *African-American*.

---

<sup>17</sup> Ce terme possède de multiples traductions françaises jargonneuses (autonomisation, agentivation, capacitation, et même, ultime invention, empouvoirement, «*un concept mêlant acceptation de soi, confiance, estime, ambition et pouvoir*» !!). Il est de plus en plus utilisé par l'extrême gauche et les militants des «mouvements sociaux», sans qu'ils en décèlent (du moins je l'espère !) le côté à la fois mystificateur et psychologisant (moralisateur), et son lien avec la notion douteuse de «communauté», elle aussi d'origine anglo-saxonne et rétrograde.

<sup>18</sup> En réalité, ce terme n'a pas été inventé en 1988 puisqu'on a retrouvé dans un sermon publié en 1782 et signé «Un Africain Américain». cf. <https://yalealumnmagazine.com/articles/4216-the-origin-of-african-american>

<sup>19</sup> L'usage de ce terme était plus ancien dans certains cercles militants radicaux, puisque Malcom X raconte dans son autobiographie, à propos de son voyage en Afrique, en 1964 : «*Au Ghana, aux sources mêmes du panafricanisme, je rencontrai une quarantaine d'expatriés américains. Au cours d'une conférence de presse, j'employai le mot "noir". On me corrigea : "Nous n'aimons pas beaucoup ce mot*



Par rapport à tous les gauchistes, anarchistes ou gens de gauche qui aujourd'hui, en France, utilisent des termes comme Black (popularisé par les groupes de rap et par SOS Racisme au début des années 80), mais aussi «racisés» ou «non Blancs» (concepts diffusés par des universitaires et les identitaires de gauche), il est intéressant de lire ce que disait le démocrate bourgeois Jesse Jackson en décembre 1988 : *«On nous a appelés colored [de couleur] mais nous ne sommes pas seulement ça, et Negro [nègre ou noir] mais nous ne sommes seulement cela, et ensuite black [noir] qui est tout aussi absurde. Black fait référence à votre couleur de peau et indique dans quel quartier de la ville vous habitez. African-American évoque votre place dans le monde [...]. Chaque groupe ethnique dans ce pays fait référence à une terre, à une culture historique»*.

Malgré leur réformisme évident, Jesse Jackson et ses amis universitaires avaient bien compris, dès 1988, et contrairement aux identitaires de gauche et aux antiracistes français, pourquoi des notions comme *Black* faisaient encore et toujours référence à la race et aux phénotypes raciaux, et pourquoi il était souhaitable d'abandonner ces qualificatifs et de tenter d'en sortir par le haut. Même si l'on pense (ce qui n'est pas mon cas) qu'il est indispensable, pour combattre le racisme institutionnel, d'adopter une démarche identitaire, autant qu'elle soit le moins rabougrie possible ; se rattacher à un continent et à sa civilisation (même imaginaire) est beaucoup plus valorisant, individuellement et collectivement, que de se rattacher à une race, de surcroît dévalorisée comme la prétendue race «noire».

C'est d'ailleurs l'argument de Keith Baird *«Historiquement les groupes humains ont toujours été nommés en fonction de la région dont ils proviennent. [...] Le refus du groupe dominant de reconnaître l'humanité de l'Africain s'exprime dans le fait que, chaque fois que l'on trouve nécessaire ou souhaitable, d'identifier des Américains en fonction de leur terre d'origine, on utilise des concepts comme Italo-Américain, Polono-Américain, Hispano-Américain, Juif-Américain (qui fait référence à l'ancien royaume et à l'ancienne culture de Judée). Dans l'esprit des Américains, il n'existe aucun lien entre l'Américain noir et des facteurs comme "la terre, l'histoire et la culture", qui expriment l'humanité d'un individu.»* Et d'ajouter, avec humour, que si le mot *Negro* était synonyme de *Black* et ne désignait que la couleur, on dirait une *«Negro Cadillac»* ! (Cité dans Bennett, 1969.)

Fermons cette parenthèse polémique et revenons donc à l'histoire de l'expression *Afro-American*.

L'année suivante, en 1989, l'initiative de Jesse Jackson fut soutenue par Roger Wilkins, ex-assistant du ministère de la Justice sous Johnson, donc pas vraiment un homme de «gauche», qui expliqua son choix en ces termes : *«chaque fois que je vais en Afrique je sens que je suis une personne qui a une place légitime sur terre. Ce terme (Africain-Américain) désigne tous les sentiments que j'éprouve depuis des années»*.

Cette dernière tentative de rupture avec la notion de race (qu'elle soit qualifiée de «noire», «nègre» ou «de couleur») fut positive dans le contexte nord-américain mais elle emporta moins d'adhésion que

---

*ici, monsieur Malcolm. Le mot 'afro-américain' a plus de sens et de dignité." Je m'excusai, et n'employai plus le mot "noir" au cours de mon séjour en Afrique.»* D'ailleurs, en 1969, une motion fut votée pour remplacer le terme «*Negro* imposé par l'esclavage» par l'expression *African-American* lors de la conférence sur le racisme dans l'éducation organisée par l'American Federation of Teachers (Fédération américaine des enseignants ; créé en 1916, affiliée à l'AFL-CIO elle compte aujourd'hui 1,7 million de membres ; ce sont pour l'essentiel des enseignants, mais elle inclut aussi des professionnels de santé comme des infirmières). (Cité dans Bennett, 1969.) De plus, le linguiste panafricaniste **Keith Baird** (1923-2017) se battit **dès 1966** pour imposer ce terme, puisqu'il voulait mettre en place une «libération sémantique» et pensait que les Afro-Américains constituaient une «nation» – tout en se démarquant des séparatistes «noirs».

l'abandon du terme *Black*. Peut-être est-ce parce que, contrairement à ce terme, **venu d'en bas**, des organisations les plus militantes du «mouvement de la libération noire», l'expression *African-American* est surtout **venue d'en haut**, sans être accompagnée par des luttes radicales comme celles des années 1960 et 1970. Sans doute aussi parce que la ségrégation est encore telle aux Etats-Unis qu'il est impossible aujourd'hui, en tout cas pour la grande majorité des Afro-Américains, de penser en dehors et au-delà de la race – et je dirai en dehors de la religion<sup>20</sup>. Quoi qu'il en soit, à ce jour, la plupart des Afro-Américains, y compris militants, ne voient pas véritablement de différences entre *Black* et *African-American*, et utilisent ces notions indifféremment.

Depuis, une nouvelle expression, apparemment innocente mais elle aussi politiquement ambiguë, celle d'«Afro-descendants» est apparue et s'est répandue à la fin des années 90 et au début des années 2000 dans les institutions internationales et dans les ONG et dans les mouvements dits «noirs». Nous aborderons cette question dans un prochain article.

Y.C., *Ni patrie ni frontières*, 26 juin 2020

---

<sup>20</sup> Si l'on regarde bien la photo, prise le 1<sup>er</sup> février 1965 à Selma, Alabama, où Martin Luther King a un genou en terre, tous ceux et celles qui le suivent sont **à genoux, pour prier et il dirige la prière** : <https://time.com/4955717/trump-protests-mlk-martin-luther-king-kneeling/>. Ce geste religieux et cette prière n'ont rien de choquant ou de bizarre pour les Afro-Américains dont les «communautés» (les quartiers majoritairement «noirs») sont encadrées par des représentants des Eglises chrétiennes – qui sont elles-mêmes en grande partie ségréguées, puisqu'il existe des Eglises chrétiennes «blanches» et d'autres «noires».

# ANNEXE :

## «Nationalistes culturels» et nationalistes révolutionnaires»

Les «nationalistes culturels» américains dans les années 60 ne formaient évidemment pas un courant homogène pas plus que les «nationalistes révolutionnaires». Mais si l'on veut dans un premier temps définir très grossièrement leurs caractéristiques elles étaient les suivantes.

1° **Les deux courants étaient profondément marqués par l'essor et les victoires des mouvements de libération nationale dans les années 60**, que ce soit le FLN en Algérie, le FNL au Sud-Vietnam<sup>21</sup>, le régime nationaliste-castriste qui prétendait construire le socialisme à Cuba et lutter contre l'impérialisme en alliance avec l'URSS stalinienne, le PAIGC en Guinée Bissau ou le MNLA en Angola et le FRELIMO au Mozambique. Les deux courants s'intéressaient évidemment aux nouveaux Etats indépendants apparus en Afrique : pour les Noirs Américains (que l'on commençait à appeler les Afro-Américains) les plus politisés, le fait que dans toute l'Afrique des militants se soient dressés, les armes à la main, contre le colonialisme et le néocolonialisme européen (portugais, britannique et français essentiellement) était un formidable exemple à suivre et un encouragement extraordinaire à rompre avec la soumission et l'autodénigrement que les classes dominantes d'Europe et d'Amérique avaient tenté d'imposer aux minorités originaires d'Afrique vivant dans les pays capitalistes développés, mais aussi aux «élites» africaines.

Le fait que des hommes à la peau noire aient pu devenir chefs d'Etat, ministres, généraux, etc., offrait un démenti cinglant à tous les discours officiels, y compris chez les «libéraux» américains (les réformistes), qui prétendaient que les Afro-Américains étaient en retard sur les «Blancs» et qu'il faudrait des siècles pour qu'ils les rattrapent, acquièrent les mêmes connaissances et le même niveau intellectuel, et soient capables d'accéder à des postes de responsabilité.

Dans les écrits d'Angela Davis, de Malcolm X, de George Jackson, de Bobby Seale, de Huey Newton, d'Eldridge Cleaver, de la Ligue des ouvriers noirs révolutionnaires, de la Nation de l'Islam comme dans bien d'autres témoignages de militants de base noirs américains on retrouve partout cette influence «tiersmondiste» : l'idée que les Noirs américains constituaient une nation opprimée (ou une colonie) qui pouvait et devait se libérer comme les nations opprimées du Sud (à l'époque on disait du tiers-monde).

On voit donc clairement d'où viennent les théories «postcoloniales» à la mode dans les milieux universitaires et une grande partie de la «gauche radicale» ou du mouvement libertaire : d'une admiration éperdue pour le nationalisme et la rhétorique «anti-impérialiste» des mouvements de libération des années 60 et d'un refus obstiné de tirer le bilan de l'échec de ces mouvements dits «révolutionnaires» une fois qu'ils sont parvenus au pouvoir. Il est donc «normal» qu'un demi-siècle plus tard ces militants puissent se référer, de façon totalement acritique, à des hommes d'Etat comme Guevara, Lumumba, Sankara ou Boumediène, ou à des penseurs et militants comme Fanon, Malcolm X, Angela Davis, Eldridge Cleaver, Bobby Seale, etc. Ce qui caractérisait ces courants c'était aussi un philostalinisme plus ou moins discret ; or, on constate les mêmes tares chez leurs thuriféraires

---

<sup>21</sup> A l'époque le Vietnam était divisé en deux Etats suite à la guerre d'Indochine et aux accords de Genève signés le 21 juillet 1954, en présence de 19 puissances dont l'URSS, la Chine, le Royaume-Uni, la France, les Etats-Unis, etc.

«gauchistes» actuels, qu'ils aient la nostalgie de l'URSS stalinienne, de la Chine maoïste ou qu'ils frétilent encore devant la dictature castriste.

2° **Les deux courants mettaient donc l'accent sur les liens qu'il fallait établir et développer avec l'Afrique et les Caraïbes**, et bien sûr avec l'Asie, beaucoup moins avec l'Amérique latine à l'époque parce que les mouvements indigénistes n'étaient pas encore développés pas plus que les mouvements des Afro-descendants au Brésil ou ailleurs. Mais le Che Guevara (en tout cas sa figure ultramythifiée) était très populaire dans ses deux courants.

3° **Nationalistes culturels et nationalistes révolutionnaires partageaient évidemment la même dénonciation virulente du racisme et de la ségrégation** mises en place par les Etats-Unis et tentaient de montrer que, s'il existait des différences entre le Sud et le Nord des Etats-Unis, partout les Noirs américains étaient traités comme des esclaves, des sous-hommes, des délinquants et des criminels.

4° **Les divergences apparaissaient au niveau des priorités à établir et des moyens à utiliser** : les nationalistes culturels mettaient davantage en avant l'idée d'une sécession politique nécessaire entre les Noirs et les Blancs (sécession à la fois organisationnelle pour ensuite éventuellement devenir territoriale) ; les nationalistes révolutionnaires soutenaient aussi l'idée d'une organisation politique séparée et autonome «des Noirs, des Blancs et des Bruns» mais cette séparation était vue comme un moyen de lutter pour un objectif commun : une révolution sociale ou socialiste (à la sauce léniniste, castriste ou maoïste) qui bénéficierait à tous les exploités quelle que soit leur couleur de peau.

Les «nationalistes culturels» mettaient l'accent sur des réformes radicales (création d'écoles et d'universités noires avec leurs propres programmes, d'entreprises noires, de tribunaux noirs, d'équipes de gestion noires des municipalités, etc). Certains envisageaient la création d'un ou de plusieurs Etats noirs autonomes ou indépendants sur le territoire américain lui-même ; d'autres voyaient cette lutte comme un moyen de créer un rapport de forces à long terme avec les autres communautés ethniques présentes aux Etats-Unis. Le mouvement le plus militant et ayant le plus d'influence populaire chez les nationalistes culturels était et est encore la Nation de l'Islam (ce qu'on appelle en France les Black Muslims) et qui a connu plusieurs scissions depuis.

Les nationalistes révolutionnaires, eux, étaient représentés par une partie du Parti communiste (stalinien) américain, le SNCC, les Black Panthers, la Ligue des ouvriers révolutionnaires noirs et bien d'autres groupes qui ont presque tous disparu.

**De fait, avec le recul, on voit que ce sont les nationalistes culturels qui ont gagné avec le soutien de la classe dominante américaine** qui a dû accepter, bien à contrecœur, et après avoir tout fait pour discréditer, emprisonner et assassiner les militants des deux courants, de laisser se développer une petite bourgeoisie et une grande bourgeoisie afro-américaines dont des personnages comme Condoleeza Rice (secrétaire d'Etat donc ministre des Affaires étrangères de Bush), Colin Powell (chef d'Etat major des armées) et Barack Obama (président deux fois élu) sont les représentants les plus connus en France, mais on pourrait citer de nombreux autres exemples.

Cette reconnaissance de l'héritage sanglant de l'esclavage s'est traduit par les politiques dites de l'action affirmative ou de la discrimination positive, par la création d'une Journée consacrée à Martin Luther King, d'un mois consacré à l'histoire des Afro-Américains, par un clonage de la fête de Noël (Kwanza), par la création de départements d'études afro-américaines dans les universités mais n'a jamais abouti à une remise en cause fondamentale du racisme aux Etats-Unis.

Si l'on compare le nombre de musées consacrés à l'extermination des Juifs d'Europe, et la place que tient la dénonciation de l'antisémitisme dans la culture officielle américaine avec la place réservée au génocide des Indiens américains et à ce que les nationalistes «afro-américains» appellent eux aussi un génocide (l'exportation de 20 millions d'esclaves dans des conditions humaines ; leur exploitation économique au Sud comme au Nord ; la ségrégation imposée aux descendants de ces esclaves et les

mécanismes étatiques et sociaux garantissant la suprématie des Euro-Américains ; l'impunité dont bénéficient les milices racistes et d'extrême droite ; le harcèlement policier et judiciaire, la criminalisation, l'emprisonnement systématique et encore aujourd'hui le permis de tuer délivré par la classe dominante aux forces de police – que les policiers soient blancs ou noirs - aux Etats-Unis), il est évident que la minorité noire constitue encore aujourd'hui une minorité discriminée et surexploitée comme en témoignent toutes les statistiques gouvernementales officielles.

\*\*\*\*\*

## SOURCES

Bernardo, João et Manolo (2018), *De retour en Afrique. Des révoltes d'esclaves au panafricanisme*, Editions NPNF

Baradaran, Mehrsa (2017), «Class and inequality. A bad check for Black America», Boston Review, 9 novembre 2017, <http://bostonreview.net/class-inequality-race/mehrsa-baradaran-bad-check-black-america>

Bennett, Lerone, Jr. (décembre 1969), «What's in a name ? Negro vs. Afro-American vs. Black», *ETC, A review of General Semantics*, volume 26, n°4

[https://www.jstor.org/stable/42574587?seq=1#metadata\\_info\\_tab\\_contents](https://www.jstor.org/stable/42574587?seq=1#metadata_info_tab_contents)

Hall, Simon (2007), «The NAACP, *Black Power*, and the African American Freedom Struggle, 1966-1969», *The Historian*, volume 69, n° 1, <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/full/10.1111/j.1540-6563.2007.00174.x>

Moore, Jack B. (1987), «The art of *Black Power* : novelistic or documentary», *Revue Française d'Etudes Américaines*, n° 31, février 1987, <https://doi.org/10.3406/rfea.1987.1261>

Ndiaye, Pap (2016) et Chloé Leprince «De l'esclavage à Laurence Rossignol, une brève histoire du mot “nègre”», 30 mars 2016

<https://www.franceculture.fr/histoire/de-l-esclavage-laurence-rossignol-une-breve-histoire-du-mot-negre>

Rolland-Diamond, Caroline (2016), *Black America. Une histoire des luttes pour l'égalité et la justice XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles*, La Découverte

Terborg-Penn, Rosalyn (2008) «Naming Ourselves: The Politics and Meaning of Self-designation» in *The Columbia Guide to African American History Since 1939*, Columbia University Press

Trabelsi, Salah (2019), Racisme anti-noir : «Comment le Maghreb en est-il venu à rejeter son africanité ?» [https://www.lemonde.fr/afrique/article/2019/02/24/racisme-anti-noir-comment-le-maghreb-en-est-il-venu-a-rejeter-son-africanite\\_5427702\\_3212.html](https://www.lemonde.fr/afrique/article/2019/02/24/racisme-anti-noir-comment-le-maghreb-en-est-il-venu-a-rejeter-son-africanite_5427702_3212.html)

Black Past, un site utile <https://www.blackpast.org/>

*Dictionnaire historique et critique du racisme*, PUF, 2013, dirigé par Pierre-André Taguieff, avec la collaboration d'une centaine d'intellectuels, qui défendent (heureusement !) des orientations différentes

Larousse, Encyclopédie : «Le racisme»

<https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/racisme/85140>

SNCC (site très riche en informations militantes): <https://snccdigital.org/our-voices/emergence-black-power/roots/>

*Le mouvement panafricaniste au XX<sup>e</sup> siècle*, Organisation internationale de la francophonie, 2004 (disponible en ligne)

## Textes publiés par la revue *Ni patrie ni frontières*

- Sur le «mouvement de libération noire» <http://npnf.eu/spip.php?article478>
- Sur l'histoire des Panthères noires : introduction (2017), <http://npnf.eu/spip.php?article479&lang=fr>
- Résumé critique d'une conférence de David Hilliard (2015) <http://npnf.eu/spip.php?article482&lang=fr>
- Paul Alkebulan, *Survival pending revolution, The history of the Black Panther Party*, University of Alabama Press, 2007 <http://npnf.eu/spip.php?article480&lang=fr>
- A propos de *Will you die with me ?* de Flores Alexander Forbes, Washington Square Press, 2006 <http://npnf.eu/spip.php?article487&lang=fr>
- Histoire des Panthères noires. Sur les «programmes de survie» du BPP. (2017) <http://npnf.eu/spip.php?article489>
- Chronologie (provisoire) du Black Panther Party <http://npnf.eu/spip.php?article491> (2017)
- A propos du livre de James A. Geschwender sur l'histoire de la Ligue des ouvriers noirs révolutionnaires, *Class, Race, and Worker Insurgency* <http://www.mondialisme.org/spip.php?article2422>
- Trois textes de la Ligue des ouvriers noirs révolutionnaires : <http://mondialisme.org/spip.php?article2373> (traduits et publiés dans la revue *Les Temps modernes*)
- Racisme institutionnel et action affirmative (2007) <http://www.mondialisme.org/spip.php?article1057>
- Sur le mouvement de libération noire aux Etats-Unis (2017) <http://npnf.eu/spip.php?article478>
- Un grand oublié: le prolétariat afro-américain, 2017, <http://www.mondialisme.org/spip.php?article2535>
- A propos du livre de Sam Johnson: *Toute ma vie j'ai lutté. De l'Alabama à Los Angeles et à Detroit*, <http://mondialisme.org/spip.php?article2512>
- Sur le livre d'Annelise Orleck, *Storming Caesars Palace, How Black Mothers Fought Their Own War on Poverty*, <http://mondialisme.org/spip.php?article2516>
- Loren Goldner: Les Premiers Américains en rouge, noir et blanc. Race et classe aux Etats-Unis (1992) <http://www.mondialisme.org/spip.php?article2556>
- Loren Goldner, Race et Lumières (1). De l'antisémitisme à la suprématie des Blancs 1492-1676 (1997). (2): Des Lumières anglo-françaises et au-delà : <http://mondialisme.org/spip.php?article2563>.
- João Bernardo, Loren Goldner et Adolph Reed Jr., *La gauche identitaire contre la classe : aux sources d'une régression* (Editions NPNF, 2017)